

De la même autrice

Lettre à ma fille, Notabilia, 2016

Lady B., Buchet-Chastel, 2014

Un billet d'avion pour l'Afrique, Les Allusifs, 2011 ; Le Livre de poche, 2012

Tant que je serai noire, Les Allusifs, 2008 ; Le Livre de poche, 2009

Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage, Les Allusifs, 2008 ; Le Livre de poche, 2009

La tête haute, Belfond, 1980

RASSEMBLEZ-VOUS
EN MON NOM

Sur l'autrice

Maya Angelou fut poétesse, écrivaine, actrice, militante pour les droits civiques, enseignante et réalisatrice. En 2013, elle reçoit le National Book Award pour « service exceptionnel rendu à la communauté littéraire américaine ». Figure emblématique de la vie politique et artistique américaine, icône de la lutte pour les droits des minorités, elle a influencé de très nombreuses personnalités. Michelle Obama en dit : « L'un des plus grands esprits que notre monde ait jamais connus. Ses mots m'ont soutenue à chaque étape de ma vie. »

Elle est décédée le 28 mai 2014 à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Maya Angelou

RASSEMBLEZ-VOUS
EN MON NOM

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Christiane Besse

NOTAB/LIA

© Maya Angelou, 1974
Titre original : *Gather Together in my Name*
Published by arrangement with Random House,
a division of Penguin Random House LLC

© Belfond, 1990
pour la traduction de Christiane Besse

© Les éditions Noir sur Blanc, 2020
© Visuel : Paprika
Illustration couverture :
Maya Angelou before a Calypso performance
at the Village Vanguard in New York City.
Photo by G. Marshall Wilson.

Dr Maya Angelou used with Permission
from Caged Bird Legacy, LLC

Malgré les nombreuses démarches entreprises,
les ayants droit de G. Marshall Wilson
n'ont pu être joints. L'éditeur les invite
à se mettre en relation avec ses services.

ISBN : 978-2-88250-644-3

Ce fut une fête du style « Venez comme vous êtes » et « Vous êtes tous invités ». Apportez une bouteille et on la partagera, sinon pas de problème, quelqu'un partagera la sienne avec vous. Victoire et Fraternité. Chacun était un héros. Ne nous étions-nous pas unis tous ensemble pour botter le cul à Der Gruber et à ce gros Italien, et remettre à sa place ce petit Jap bouffeur de riz ?

Des Noirs du Sud, qui n'avaient jamais eu d'outil plus compliqué qu'une charrue, avaient appris à se servir de tours, de perceuses et de fers à souder pour produire leur quota de machines de guerre. Des femmes qui ne connaissaient, en fait de vêtements, que des uniformes de bonniches et des robes confectionnées par leurs mémés avaient enfilé des bleus de travail et, coiffées de casques d'acier, avaient fait drôlement bourdonner les hangars des chantiers navals, mon colon ! Même les enfants avaient collectionné les vieux papiers et, sur le conseil des anciens qui se rappelaient la Première Guerre mondiale, ramassé les feuilles d'étain des emballages de cigarettes et de chewing-gum pour en faire des boules plus grosses qu'une tête. Ah, quelle époque !

Les soldats, les matelots et les quelques « marines » noirs de retour des plages sablonneuses

du Pacifique, où ils venaient d'enterrer la mort, se promenaient, l'air fier, le regard encore habité par la guerre.

Les trafiquants du marché noir avaient couru jusqu'au fond des moindres ruelles pour s'efforcer de fournir régulièrement la communauté en sucre, cigarettes, beurre et tickets de ravitaillement. Les prostituées n'avaient même pas pris le temps d'ôter leurs chaussures à soixante-quinze dollars pour faire des passes qui n'en coûtaient que vingt. Tout le monde avait participé à l'effort de guerre.

Et, finalement, ça avait payé au centuple. Nous avions gagné. Les maquereaux descendirent de leurs reluisantes limousines pour se balader à pied – à peine troublés par cet exercice inhabituel – dans les rues de San Francisco. Les joueurs professionnels, oubliant leurs doigts délicats, serrèrent la main des petits cireurs. Les chaires retentirent des « Je vous l'avais bien dit » des pasteurs qui avaient toujours su que Dieu était du côté du Droit et qu'Il n'abandonnerait pas les Justes, pas plus qu'Il ne laisserait les enfants mendier leur pain. Coiffeuses et manucures bavardèrent avec les ouvrières des chantiers qui, à leur tour, bavardèrent avec les femmes de mœurs légères. Et chacun arbora sur son visage l'esquisse d'un sourire tout prêt à s'épanouir.

Si la guerre n'exigeait pas de tuer, pensais-je, j'aimerais qu'il y en ait une par an. Un peu comme un festival.

Tous les sacrifices nous avaient valu la victoire et maintenant était venu le temps des vaches grasses.

Manifestement, si durant la guerre nous avons gagné beaucoup plus d'argent que le rationnement ne nous permettait d'en dépenser, les choses prendraient vraiment bonne tournure quand les restrictions seraient levées.

Plus besoin de discuter du préjugé racial. Ne venions-nous pas tous ensemble, Noirs et Blancs, d'arracher ce qui restait de juifs à l'enfer des camps de concentration ? Le racisme était mort. Une erreur commise par un jeune pays. Une chose à oublier au même titre que la conduite déplaisante d'un ami en état d'ivresse.

Pendant la guerre, les Noirs avaient souvent gagné plus d'argent en un mois qu'ils n'en avaient vu de leur vie entière. Cessant d'être contraints à la fuite par leur incapacité à faire vivre leur famille, les hommes ne quittaient plus leur femme. Ils prenaient l'autobus sur le principe du premier arrivé, premier assis. Et, le plus souvent, à leur travail ou dans les magasins, on leur donnait à tous du monsieur et du madame.

Deux mois après le jour J, les usines d'armement commencèrent à fermer, à réduire leurs frais, à renvoyer des ouvriers. À certains de ces hommes, on offrit des billets de retour dans leur Sud natal. De retour à la mule qu'ils avaient laissée attachée à un arbre dans la petite ferme du vieux Missié Doo... pas question ! Leur intellect élargi ne pourrait plus jamais se réadapter à ces étroits confins. Ils étaient libres, ou du moins plus proches de la liberté que jamais auparavant, et ils refusèrent de repartir.

Les soldats, ces héros de la veille, démobilisés dans la cité de la débrouille, on les vit traîner au coin des rues du ghetto comme du linge oublié à sécher sur la barrière du jardin. Leurs uniformes kaki, autrefois bien empesés, s'abâtardirent peu à peu. Une vareuse d'officier, avec médailles mais sans galons, accompagnait un tuyau de poêle démodé. Les pantalons militaires bien coupés, aux plis demeurés réglementairement symétriques, se mariaient à des chemises hawaïennes follement bariolées. Ne restaient que les chaussures. Seulement les chaussures. L'armée avait fait ces godillots pour durer. Et, nom d'un chien, ils durèrent !

Nous avons survécu à une grande guerre. Et, dans les ghettos, la question devint : « Pourrions-nous survivre à une petite paix ? »

J'avais dix-sept ans, j'étais terriblement vieille, affreusement jeune, nantie d'un bébé de deux mois et j'habitais encore chez maman et beau-papa. Ils me proposèrent de leur confier le bébé et de reprendre mes études. Je refusai. Premièrement, raisonnai-je avec la vertueuse rigueur de la jeunesse, je n'étais pas la fille de Papa Clidell Jackson par le sang, mon enfant n'était son petit-fils que dans la mesure où son mariage avec maman tenait bon – et j'avais déjà constaté pas mal de faiblesses dans les maillons de leurs chaînes matrimoniales. Deuxièmement, bien que je fusse la fille de maman, je considérais qu'elle m'avait abandonnée à d'autres jusqu'à l'âge de treize ans, et il n'y avait aucune raison pour qu'elle se sentît plus responsable de mon enfant que

des siens. Telles étaient les raisons épidermiques de mon refus, mais le noyau en était plus douloureux, plus solide, plus vrai : ce palpable sentiment de culpabilité, ce familier, ce camarade de lit à qui j'avais tourné le dos. Le compagnon de tous les jours dont je ne voulais pas prendre la main. Les préceptes religieux serinés à mes oreilles dans le petit village de l'Arkansas refusaient de se laisser réduire au silence par le vacarme de la grande ville.

Mon fils n'avait pas de père – ce qui faisait de moi exactement quoi ? Selon la Bible, les bâtards n'avaient pas leur place dans la congrégation des Justes. Eh bien voilà. Je trouverais du travail, une chambre à moi, et je donnerais à mon merveilleux fils une place ailleurs dans le monde. Je songeai même à déménager dans une autre ville et à changer de nom.

Au cours de ces mois où je m'escrimai mentalement sur mon avenir et celui de mon enfant, la grande maison dans laquelle nous vivions commença de mourir. Soudain au chômage, certains des locataires, recouvrant de couches de désillusions les souvenirs entassés dans leurs malles solennelles, quittèrent San Francisco pour Los Angeles, Chicago, Detroit où, disait-« on », des emplois à la pelle attendaient les travailleurs. Les violents claquements de la porte d'entrée se firent plus rares, et de la cuisine du haut, où les pensionnaires avaient le droit de préparer leurs repas, s'échappèrent de moins en moins ces arômes exotiques

qui me précipitaient dans notre cuisine à nous à la recherche d'un petit en-cas.

Parieurs et prostituées, trafiquants et voleurs, toutes ces sangsues engraisées sur le bas-ventre de la guerre furent les derniers à souffrir. Ils avaient accumulé d'énormes sommes d'argent qui n'étaient pas déposées en banque mais circulaient au sein de leur tribu comme des femmes faciles. Et, par la nature même de leur profession, ils étaient accoutumés à l'infidélité de Dame Fortune et aux caprices de la vie.

Je fus désolée du départ des danseuses – ces créatures de rêve, à peine plus vieilles que moi, couvertes de kilos de Max Factor n° 31 et de faux cils, et qui parlaient du coin de la bouche en faisant glisser leur voix autour de la cigarette qu'elles gardaient en permanence aux lèvres. Elles avaient souvent répété leur numéro dans notre cuisine, en bas. Pas comptés, glissades, flashes et breaks, le tout sans cesser de fumer. J'étais convaincue que, pour être danseuse, il fallait d'abord se mettre à fumer.

Même les tours de passe-passe d'une imagination débordante n'auraient pu révéler de l'indulgence en ma mère. Généreuse, elle l'était ; indulgente, jamais. Aimable, oui ; tolérante, non. Dans son milieu, les gens qu'elle adoptait manœuvraient leur propre barque, exerçaient leur propre influence, s'attelaient eux-mêmes à leur charrue et tiraient comme des dingues. Et, moi, j'étais là dans sa maison, refusant de retourner à l'école. Ne songeant même pas au mariage (il faut bien reconnaître que personne

ne me l'avait proposé) et n'en fichant pas une rame. Jamais elle ne me conseilla de chercher du travail. Du moins pas avec des mots. Mais la fatigue de ses nuits passées aux tables de pinochle, la responsabilité des énormes sommes d'argent qu'elle gardait dans son armoire pesaient sur son humeur, déjà soupe au lait au demeurant.

Autrefois, en des temps plus faciles, j'aurais simplement noté ses réactions bougonnes mais, désormais, le sentiment de culpabilité que je transportais comme le saint sacrement alimentait ma paranoïa, et je me persuadai que je gêmais. Dès que mon bébé pleurait, je me précipitais pour le changer, le nourrir, le bercer, en réalité pour le faire taire. Ma jeunesse et mon effrayant manque de confiance en moi me rendirent injuste à l'égard de cette maîtresse femme.

Elle tirait beaucoup de joie de son superbe petit-fils et, comme tous les gens égocentriques, voyait dans chacune de ses vertus le reflet des siennes. Il avait de jolies mains... « Eh bien, regarde les miennes. » Ses pieds étaient parfaitement droits et bien cambrés : les siens aussi. Elle ne m'en voulait pas. Elle jouait les cartes que la vie lui avait données, comme elle l'avait toujours fait. Et elle les jouait de main de maître.

Le mélange de l'arrogance et de l'insécurité est aussi volatil que celui, proverbial, de l'alcool et de l'essence, la différence était qu'avec le premier la lente combustion se termine en une implosion autodestructrice.

Je quitterais la maison, trouverais du travail et montrerais au monde entier (le père de mon fils) que j'étais égale à mon orgueil et supérieure à mes ambitions.

Je me sentais mortifiée. Une Blanche idiote, qui probablement ne savait compter que sur ses doigts de pied, me fixait droit dans les yeux et m'annonçait que j'avais échoué. L'examen, organisé par des demeurés, l'avait été pour des imbéciles. Naturellement, j'en avais très vite terminé les épreuves, sans beaucoup y réfléchir. RÉARRANGEZ CES LETTRES : HACT-ART-AST. OK. CHAT. RAT. TAS. Bon et ensuite ?

Installée derrière son maquillage, sa mise en plis, ses mains faites, ses tiroirs de chandails angoras parfumés et des siècles de nullité blanche, elle m'annonçait que j'avais échoué.

– La compagnie du téléphone dépense des milliers de dollars à former des standardistes. Nous ne pouvons tout simplement pas nous risquer à employer quelqu'un qui a obtenu des notes comme les vôtres. Je suis désolée.

Elle était désolée ? Moi, j'étais clouée. Dans ma stupeur, je me disais que ma super prétention intellectuelle m'avait peut-être amenée à prendre l'examen trop à la légère. Et que je pouvais bien mériter les remarques de cette vieille bique autoritaire.

– Puis-je le repasser ? (Une demande pénible à formuler.)

– Non, je suis désolée.

Qu'elle répète une fois de plus qu'elle était désolée et je la secouais comme un prunier, à m'en faire tomber un job.

– Toutefois, il y a une offre d'emploi – elle devait avoir senti ma menace silencieuse – pour un commis de salle dans la cafétéria.

– Que fait un « commis de salle » ?

Je n'étais pas sûre de pouvoir remplir la fonction.

– Le commis de cuisine vous le dira.

Après avoir complété les formulaires et m'être vue certifiée exempte de toute infection par un médecin, je me présentai à la cafétéria. Là, le commis de cuisine – un vieux grand-père – m'expliqua :

– Tu ramasses les miettes, tu essuies les tables, tu t'assures que les salières et les poivriers sont propres, et voilà ton uniforme.

Amidonnée au béton, la robe-tablier blanche et rugueuse était trop longue pour moi. Mon ourlet me grattant les mollets, je me postai contre un mur dans la salle, en attendant que les tables se libèrent. Nombre des apprenties standardistes avaient été mes compagnes de classe. Pour l'heure, debout autour de guéridons encombrés, elles attendaient pour pouvoir poser leurs plateaux que moi ou l'un de ces stupides commis de salle viennent débarrasser les assiettes sales.

Je ne tins qu'une semaine dans cet emploi et en détestai tant le salaire que je le dépensai en entier l'après-midi même de mon départ.

– Pouvez-vous cuisiner à la créole ?

Je regardai la femme et lui mentis avec une douceur de beurre fondu.

– Oui, bien entendu. Je ne sais d'ailleurs faire que ça.

Dans la vitrine du Café créole, une pancarte affirmait : « ON DEMANDE CUISINIÈRE. Soixante-quinze dollars par semaine. » En la voyant, je compris aussitôt que je savais cuisiner à la créole, quoi que cela signifiât.

Le désespoir de ne pas trouver d'aide dut rendre la propriétaire aveugle, à moins que ce ne fussent mon mètre quatre-vingts et un comportement qui démentait mes dix-sept ans. Elle ne m'interrogea pas sur mes recettes et mes menus, mais son long visage brun se plissa de rides et le doute vint rôder à la frange de ses questions.

– Pouvez-vous commencer lundi ?

– Avec plaisir.

– Vous savez que c'est six jours par semaine. On ferme le dimanche.

– Ça me convient parfaitement. J'aime bien aller à l'église le dimanche.

Horrible de penser que le diable me souffla ma réponse, mais ce mensonge qui me vint de manière inattendue obtint un succès en or auprès de la brave femme. Le soupçon et le doute s'enfuirent de son visage, et elle sourit. Ses dents, toutes de la même

taille, formaient une petite palissade semi-circulaire dans sa bouche.

– Eh bien, je pense que nous allons nous entendre. Vous êtes une bonne chrétienne. Ça me plaît. Oui, ma p'tite dame, pour sûr que ça me plaît.

Mon besoin d'un emploi arrêta à temps une dénégation.

– À quelle heure, lundi ? (Dieu soit loué !)

– Vous arrivez ici à cinq heures.

Cinq heures du matin. Ces rues cruelles avant que les voyous ne soient allés dormir sur les rêves de quelqu'un d'autre. Avant que les tramways n'aient commencé à rouler, leurs intérieurs illuminés pareils à ceux de riches maisons dans le brouillard. Cinq heures !

– Très bien, je serai ici à cinq heures, lundi matin.

– Vous préparerez les plats et vous les laisserez sur la table chauffante. Vous n'avez pas à vous occuper des commandes express. Je le fais.

Mme Dupree était une petite femme boulotte d'environ cinquante ans au cheveu naturellement lisse et lourd. Probablement une métisse d'Indien Cajun, d'Africain, de Blanc et, bien entendu, de Noir.

– Et comment vous appelez-vous ?

– Rita. (Marguerite faisait trop solennel et Maya trop riche. « Rita » évoquait d'étincelants yeux noirs, des piments forts et des soirées créoles sur fond de guitares.) Rita Johnson.

– Un joli nom, ça pour sûr. (Puis, comme certains gens le font, histoire de démontrer leur

amitié, elle produisit immédiatement un diminutif :)
Je t'appellerai Ritt. OK ?

Forcément OK. J'avais un boulot. Soixante-quinze dollars par semaine. J'étais donc Ritt. Ritt à fritt. C'était écrit. Et maintenant, il ne me restait plus qu'à apprendre à faire la cuisine.

3

Je demandai à Pépé Ford de m'apprendre à cuisiner. Déjà adulte au tournant du siècle, il avait quitté Terre Haute, Indiana (qu'il appelait toujours la côte Est), et une vaste famille de frères et sœurs pour découvrir ce que réservait le monde « à un jeune Noir, bien de sa personne, sans aucun savoir dans la tête, mais un tas de filouteries dans l'âme ». Il avait suivi des cirques « à balayer la merde d'éléphant ». Puis il avait joué au zanzi dans les trains de marchandises et au hoca dans tous les bidonvilles et cercles clandestins des États du Nord.

– Je ne suis jamais descendu à Pends-les-Haut-et-Court. Ces cinglés m'auraient tué. Mignon comme j'étais, les Blanches me collaient au train. Les Blancs ont jamais pu blairer un joli Nègre.

En 1943, quand je le connus, ses beaux traits avaient la fragilité d'un souvenir de vieillard et la déception ravageait son visage. Ses mains avaient perdu leur souplesse. Ses doigts de joueur avaient

épaissi durant la crise, et son seul travail régulier, la menuiserie, avait endurci encore davantage ses « gagueuses ». Le sauvant d'un emploi de balayeur dans un cercle de jeu, maman l'avait ramené à la maison vivre avec nous.

Il triait et comptait le linge que le camion de la blanchisserie venait chercher et rapporter, et puis, à contrecœur, distribuait des draps propres aux pensionnaires. Il préparait d'énormes et délicieux repas, quand maman était occupée ailleurs, et il passait son temps dans la grande cuisine à boire des litres de café.

Pépé Ford (comme pratiquement tout un chacun) aimait ma mère avec une dévotion enfantine. Il allait même jusqu'à s'efforcer d'expurger son langage en sa présence, sachant qu'elle ne pouvait pas supporter les jurons à moins qu'elle n'en fût l'auteur.

– Pourquoi, merde, veux-tu aller travailler dans une putain de cuisine ?

– C'est payé soixante-quinze dollars par semaine, Pépé.

– À se taper la putain de vaisselle.

– Pépé, je vais faire la cuisine, pas la plonge.

– Les femmes noires font la cuisine depuis si longtemps, j'aurais cru que vous en aviez ras le bol à présent.

– Si tu m'expliquais simplement...

– T'as toute cette instruction. Comment ça se fait que t'aies pas un putain de boulot où tu pourrais aller travailler en ayant l'air de quelque chose ?

Je changeai mon angle d'attaque.

– De toute manière, je ne crois pas que je pourrais apprendre la cuisine créole. C'est trop compliqué.

– Meerrde ! C'est rien que des oignons, des poivrons verts et de l'ail. Tu mets tout ça dans n'importe quoi et t'as de la cuisine créole. Tu sais faire cuire le riz, non ?

– Oui.

Je réussissais à en cuire chaque grain bien détaché.

– Ben c'est tout alors. Ces têtards sudistes, ça peut pas vivre sans graines de marécages ! (Il ricana de sa propre plaisanterie puis refit la grimace :) Quand même, j'aime pas l'idée que t'aies un foutu boulot de cuisinière. Marie-toi, comme ça t'auras plus à faire la cuisine que pour ta famille. Meerrde !

4

Le Café créole baignait dans des vapeurs d'oignons, des brumes d'ail, des brouillards de tomates et des nébulosités de poivrons. Je cuisinais et transpirais au milieu des odeurs écœurantes, et j'adorais ça. Je jouissais enfin de l'autorité dont j'avais toujours rêvé. Mme Dupree arrêtait le menu quotidien et laissait une note sur la table chauffante pour m'informer de ses choix gastronomiques. Mais moi, Rita, la chef, décidais seule de la quantité d'ail à mettre sur les entrecôtes braisées à la créole et

du nombre de feuilles de laurier qui parfumeraient les tripes à la vapeur. Pendant plus d'un mois, je m'attaquai aux mystères de la cuisine avec l'impatience d'un alchimiste sur le point de découvrir les secrètes propriétés de l'or.

Une vieille femme blanche à la peau tannée, que maman dénicha, prenait soin de mon bébé durant mes heures de travail. J'avais beaucoup hésité à le lui confier, mais maman me fit remarquer que la nourrice s'occupait avec autant de soin de ses enfants blancs, noirs ou philippins. J'en déduisis que son grand âge l'avait portée bien au-delà de toute discrimination raciale. Quiconque ayant vécu aussi longtemps devait certainement passer ce qui lui restait de loisir à penser à la mort et à la résurrection. Elle ne pouvait tout bonnement pas se permettre de perdre un temps précieux à avoir des préjugés. La plus grande compensation de la maladie de la jeunesse est l'ignorance totale de la gravité de la maladie.

Ce n'est qu'une fois les mystères réduits à la banalité que je commençai à remarquer la clientèle. Elle se composait surtout de Créoles louisianais, à la peau claire et aux cheveux lisses, qui parlaient un patois français à peine moins compliqué et tout aussi épicé que le contenu de mes casseroles. Je trouvais normal et nullement extraordinaire que ma cuisine leur plût. Je suivais vaguement les instructions de Pépé Ford en y ajoutant des touches artistiques personnelles.

Nos clients ne se contentaient jamais de manger, payer et s'en aller. Perchés sur les hauts tabourets, ils échangeaient des potins ou des perles de cette patiente philosophie propre au Sud noir.

– Vas-y mollo, Paulo, la route est longue.

Selon les âges, ils donnaient ou recevaient des conseils :

– Vas-y mollo mais vas-y quand même.

Un gros type rougeaud dont je n'ai jamais su le nom, abandonnant à ses coudes le soin de le supporter sur le comptoir à douze tabourets, racontait des histoires arrivées sur les quais de San Francisco :

– Ils ont des rats qui vous attaquent un homme franco de port et d'emballage.

– Pas possible ! (Une voix qui ne demandait qu'à croire.)

– J'ai vu l'autre soir un de ces salauds faire reculer un Blanc contre une caisse de marchandises. Sans moi et deux autres types, des types de couleur – bien entendu –, il lui sautait à la gorge et il lui bouffait le foie.

Près de la table chauffante, les sons mélodieux des voix noires, les échos brefs des rires et le bruit des pieds sur le sol carrelé se fondaient en vapeur odorantes, et j'étais contente ainsi.

J'avais loué une chambre (avec droit de cuisine) dans un immeuble victorien de San Francisco, haut et imposant, et je m'étais acheté mes premiers meubles ainsi qu'un dessus-de-lit en chenille blanche. Mon dieu, ça ressemblait à un champ de minuscules roses de Noël. J'avais un enfant superbe qui éclatait de rire en me voyant, un travail que je faisais bien, une nourrice en qui j'avais confiance, et j'étais jeune et aussi folle qu'un lézard vagabond. C'était sûrement cela la réussite.

Un soir de brouillard et de congé, j'allai chercher mon fils et le ramenai chez nous, le long des rues familières, avec l'aisance d'une mère chevronnée. Il dormait au creux de mon bras et je songeais à mon dîner, à la radio et à une veillée de lecture. Deux anciennes compagnes de classe remontèrent la rue, venant à ma rencontre. Elles appartenaient à cette race rare, des Noires natives de San Francisco. Moi, à l'abri de mon âge mûr, je ne pensais pas à m'armer davantage. Vêtue d'une cotte de confiance adulte à l'épreuve de toutes les flèches, je les laissai approcher – tranquille.

– Fais-nous donc voir ce bébé... On dit qu'il est très mignon.

L'une d'elles, grosse, avec des petits yeux envieus, était connue pour son esprit borné, mais bagarreur. Malgré son jeune âge, son amie Lily était déjà vieille

au-delà de toute espérance et revenue de partout sans jamais y avoir été.

– Oui. On dit que tu as fait un joli bébé.

Je soulevai le bord de la légère couverture pour dégager le visage de mon fils et me déplaçai un peu de façon à leur permettre de contempler ma merveille.

– Bon dieu, c'est toi qui as produit ça ?

Un sourire blessé éventra la figure de la grosse fille.

– Doux Jésus, gémit sa lugubre copine, on dirait qu'il est blanc. Il pourrait passer pour...

Portés par l'admiration et l'étonnement, ces mots flottèrent jusqu'à moi. Je me recroquevillai à l'idée qu'on pût dire une chose aussi terrible à propos de mon bébé mais je n'eus pas le courage de recouvrir mon bijou et de m'en aller. Je restai plantée là, abasourdie, muette de stupeur. La courtaude émit un rire crépitant et enfonça le couteau dans mes côtes :

– Il a un petit nez et des lèvres minces. (Son étonnement m'exaspérait.) Tant que tu vivras et qu'il y aura des emmerdes, tu devrais payer le type qui t'a donné ce bébé, hein ! Un corbeau qui accouche d'une colombe. Le royaume des oiseaux doit être époustouflé !

Il y a, dans la colère, un moment où l'on devient abject. Sans réaction. Je fus changée en pierre, comme la femme de Lot lorsqu'elle reçut une dernière charge concentrée de Mal.

– Et comment l'as-tu appelé ? « Merci-Dieu-Tout-Puissant » ?

J'aurais voulu le poser par terre, lui et ses langes, et l'abandonner à quelqu'un doué de plus de grâce, plus de style, plus de beauté. Mon amour-propre me permit de ne pas laisser voir à ces filles ce que je ressentais, alors je couvris mon bébé et repris mon chemin. Pas d'au revoir – je les quittai comme si j'avais l'intention d'aller jusqu'au bout du monde. Une fois dans ma chambre, je posai mon trésor de cinq mois sur le dessus-de-lit en chenille et m'assis près de lui pour en détailler la perfection. La petite tête était parfaitement ronde et les cheveux fins bouclaient en vaguelettes brunes. Les bras et les jambes étaient des merveilles potelées et le torse aussi droit qu'un regard d'amour. Mais c'est dans le visage que je me retrouvai.

En effet, les lèvres étaient minces et formaient une trace légère sous le petit nez. Mais il n'était qu'un bébé et, en grandissant, ces traits anormaux s'épaissiraient, deviendraient réels, imiteraient la régularité des miens. Ses yeux, même fermés, s'écartaient vers ses tempes palpitantes. Il ressemblait à un petit Bouddha. Et puis j'examinai la ligne d'implantation des cheveux. Elle copiait la mienne dans ses moindres détails. Et cela ne grandirait pas, ne changerait pas et prouvait qu'il était incontestablement à moi.

Beurre frais, brun miel, citron ou olive. Chocolat et brun-prune, pêche à la crème. Crème. Muscade. Cannelle. Je me demandais pourquoi mon peuple décrivait ses couleurs de peau en termes de gourmandises. C'est alors que le plus bel homme que Dieu ait créé devint un client de mon restaurant.

Il s'installa à côté des Créoles au teint clair qui rapetissèrent, pâlirent et disparurent. Les reflets de sa peau brun foncé m'empêchaient de me concentrer sur les mystères de mes casseroles. Sa voix, lorsqu'il s'adressait à la serveuse, me faisait l'effet d'un pouce s'enfonçant sous mes aisselles. Je détestais qu'il fût là car sa présence me rendait nerveuse mais je ne pouvais pas supporter qu'il partît et je mourais d'impatience qu'il revînt.

La serveuse et Mme Dupree l'appelaient « Curly », le Frisé, mais je pensais que la personne qui l'avait baptisé ainsi n'avait pas fait preuve de beaucoup d'imagination. Pas de doute, quand il ouvrait la porte embuée du restaurant, c'était le retour du Messie.

Ses manières de table me plaisaient. Il mangeait avec coquetterie et lenteur, comme s'il se souciait de ce qu'il portait à sa bouche. Il me souriait mais les tics nerveux dont je le gratifiais en retour ne pouvaient même pas vaguement passer pour des risettes. Il venait toujours seul et se montrait très gentil avec les clients, la serveuse et moi. Je me

demandais pourquoi il n'avait pas de petite amie. N'importe quelle femme aurait payé une fortune pour sortir avec lui ou se serait précipitée pour lui faire la conversation. Je n'aurais jamais cru qu'il pût me trouver un intérêt quelconque, sinon peut-être pour me taquiner.

– Ritt !

Ça y était ! Je fis semblant de ne pas l'avoir entendu.

– Ritt ! Écoute-moi. Viens ici.

J'ai vu des chiennes en chaleur se couler en souplesse le long du sol, aguichantes, séduisantes. J'aimerais pouvoir dire que je m'approchai ainsi de lui. Malheureusement pas. Je me drapai dans une indifférence étudiée et répliquai d'une voix lente et dédaigneuse :

– Vous me parliez ?

– Viens ici, je ne vais pas te mordre.

D'un air hautain, j'obtempérai. Si, de loin, il était beau, de près c'était la perfection. Des yeux d'un noir profond et des paupières lourdes. Une lèvre supérieure en arc qui découvrait des dents blanches reliées entre elles au milieu par une trace d'or.

– Depuis quand sais-tu cuisiner ainsi ?

– Depuis toujours.

J'eus grand-peine à laisser échapper le mensonge.

– Tu es mariée ?

– Non.

– Méfie-toi, un de ces jours quelqu'un va venir te kidnapper !

– Merci.

Qu'attendait-il, lui, pour le faire ? Bien entendu, il lui aurait fallu d'abord m'assommer, me ligo-ter et me bâillonner, mais rien ne m'aurait plu davantage.

– Tu veux une limonade ?

– Non, merci.

Je fis demi-tour et retournai à mes fourneaux, la sueur me perlant aux lèvres et aux aisselles. J'aurais voulu qu'il parte, mais je sentais son regard dans mon dos. J'avais passé tant d'années à jouer des personnages autres que moi que je pus continuer à touiller et mélanger, à régler mes feux comme si chaque nerf de mon corps n'avait pas été directement rattaché au troisième tabouret derrière le comptoir.

La porte s'ouvrit et se referma, et je me retournai pour le regarder s'éloigner, simplement pour découvrir que c'était un autre client qui était parti. Machinalement, je le cherchai des yeux et rencontrai son regard solennellement posé sur moi. J'enrageai de m'être trahie.

Il me fit signe d'approcher.

– À quelle heure sors-tu ?

– Une heure.

– Veux-tu que je te raccompagne ?

– J'ai l'habitude de passer voir mon bébé.

– Tu as un bébé ? On t'en a fait cadeau pour Noël ? Un poupon ? Quel âge as-tu ?

– Dix-neuf ans.

Parfois j'en avais vingt ou dix-huit. Ça dépendait de mon humeur.

– Dix-neuf ans allant sur dix-sept. (Son sourire ne se moquait pas. Juste une trace d’indulgence.)
OK. Je t’emmènerai voir ton bébé.

Il conduisait sa Pontiac 1941 sans paraître y penser. Je me pelotonnais tout contre la portière, essayant désespérément de ne pas le regarder.

– Où est le père du bébé ?

– Je ne sais pas.

– Il a refusé de t’épouser, hein ? (Sa voix se fit plus dure pour poser la question.)

– Je ne voulais pas l’épouser. (En partie vrai.)

– Eh bien, en ce qui me concerne, c’est un petit salopard qui mériterait qu’on lui botte le cul !

Je me mis à l’aimer dès ce moment-là.

Je me déplaçai un peu pour le contempler. Mon Archange vengeur. Maman et mon frère s’étaient tellement activés à se montrer efficaces et solidaires que ni l’un ni l’autre n’avait pensé que je pouvais avoir envie d’une revanche. Je sentais maintenant un jet de colère inonder mon corps, le remplissant de chaleur et d’excitation.

C’est vrai, c’était un petit salopard. Il aurait dû me donner au moins l’occasion de refuser son offre de l’épouser. Le fait que j’avais délibérément pris l’initiative de ma première aventure sexuelle me sortit de l’esprit et sombra dans l’oubli. Mes motifs personnels et ma tactique agressive furent commodément effacés. L’apitoiement sur soi, à ses débuts,

est aussi agréable qu'un matelas de plumes. Ce n'est qu'à la longue qu'il devient inconfortable.

Debout au milieu de la salle de séjour de la nourrice, Curly tint tous les propos qui plaisent à une mère :

– Quel ravissant bébé... Il te ressemble tellement... Il sera très grand... Regarde ces pieds...

De retour dans sa voiture, il ne me vint même pas à l'idée de résister quand il annonça que nous allions à son hôtel. Je voulais faire ce qu'il souhaitait et je demeurai donc muette.

En traversant le hall de l'hôtel, j'éprouvai mes premières hésitations. Hé, voyons, minute. Que faisais-je là ? Pour qui me prenait-il ? Il ne m'avait même pas dit qu'il m'aimait. Où était la douce musique que j'aurais dû entendre tandis qu'il m'embrassait le bout de l'oreille ?

Il perçut ma réticence et me prit la main pour me guider le long du couloir tapissé de moquette. Son contact et son assurance balayèrent mes doutes. Assurément, je ne pouvais plus m'arrêter à présent.

– Mets-toi à ton aise.

Il ôta sa veste et je m'assis en toute hâte dans un grand fauteuil. Sur la commode, entre des cartes postales et des objets de toilette, trônait une bouteille de whisky.

– Puis-je en avoir un verre ?

Je n'avais jamais rien bu de plus fort que du Dubonnet.

– Non, je ne crois pas. Mais je vais m'en servir un.

Il versa le whisky dans une timbale qu'il prit au-dessus du lavabo. Il y ajouta de l'eau du robinet et l'avalait d'un seul coup. Puis, la seconde d'après, il fut devant moi. J'aurais voulu le regarder, mais ma tête refusa de se mouvoir.

– Viens ici, Ritt. Lève-toi.

J'aurais bien aimé, mais mes muscles s'étaient atrophiés. Je ne voulais pas qu'il me prît pour une allumeuse. Une tricheuse. Mais mon corps ne m'obéissait plus.

Il se pencha, me saisit les mains et me souleva. Il m'enferma dans ses bras.

– Tu es presque aussi grande que moi. J'aime les grandes filles.

Puis il m'embrassa, tendrement. Et lentement. Quand il cessa, mon corps m'avait abandonnée. Mon cœur battait à se rompre et mes genoux étaient bloqués. J'étais embarrassée de trembler autant.

– Viens sur le lit.

Il m'éloigna patiemment de mon fauteuil.

Nous nous assîmes tous deux sur le lit, et je ne pouvais qu'à peine le voir bien qu'il ne fût qu'à un souffle de moi. Il me prit le visage dans ses grandes mains brunes.

– Je sais que tu as peur. C'est naturel. Tu es jeune. Mais on va se faire une fête. Penses-y comme ça. On va se faire une fête d'amour.

Mes précédents contacts avec l'autre sexe n'avaient précisément été que cela : des contacts. L'un violent. L'autre indifférent. Et, maintenant,

je me trouvais sous les mains et dans les bras d'un homme tendre.

Il me caressa tout en me parlant. Il m'embrassa jusqu'à ce que les oreilles m'en tintent et il me fit rire. Il s'interrompait pour lancer une plaisanterie et, dès que j'avais réagi, il reprenait sa cour.

Je pleurai dans ses bras, après.

– Tu es heureuse ?

Dans sa bouche, l'or brillait comme une petite étoile.

J'étais si heureuse que, le lendemain, j'allai chez le bijoutier lui acheter une bague d'onyx incrusté d'un éclat de diamant. Je la fis mettre sur le compte de mon beau-père.

7

L'amour était ce que j'avais attendu. J'avais accompli des actes d'adulte par ignorance juvénile ou bravade puérile mais désormais je commençai à mûrir. Je me réconciliai avec mon corps parce qu'il me donnait tant de plaisir. Pour la première fois, je fis attention à ce que j'achetais, à rechercher avec soin les vêtements qu'il me fallait au lieu de prendre ce qui me tombait sous la main. Malheureusement, mon goût était aussi neuf que mon intérêt. Un jour où Curly devait m'emmener dîner, je m'achetai une élégante robe de crêpe jaune avec des roses noires,

des chaussures de fillette en vernis noir, dont les brides s'enfonçaient de deux bons centimètres dans mes chevilles, et un chapeau chinois avec voilette des moins flatteurs. J'épinglai un petit bouquet de boutons de rose jaunes sur mon sein et fis mon entrée dans l'arène.

Il me demanda seulement d'ôter le bouquet.

Dès le début de notre liaison, Curly m'avait annoncé qu'il avait une fiancée qui travaillait dans un chantier naval de San Diego mais dont le contrat se terminerait bientôt. Ils repartiraient alors se marier à La Nouvelle-Orléans. J'avais engrangé en hâte l'information dans cette région inaccessible du cerveau où l'on emmagasine le souvenir de la douleur et autres désagréments. Pour l'instant, il était inutile de m'en soucier et je ne m'en souciais pas.

Curly devait être démobilisé de la marine et n'avait plus que deux mois à faire avant que tous ses papiers fussent régularisés. En raison de son éducation sudiste et des terreurs de la guerre il paraissait beaucoup plus vieux que ses trente et un ans.

Nous emmenions mon fils se promener longuement dans les parcs. Quand les gens nous complimentaient sur notre enfant, Curly jouait le papa plein de fierté. À la fête foraine, sur la plage, nous montions sur la grande roue et la grande boucle, tout poisseux de berlingots à l'eau salée. Tard dans l'après-midi, nous ramenions le bébé chez sa nourrice, puis nous repartions vers l'hôtel pour une, deux ou trois autres fêtes d'amour. J'aurais voulu

que ça ne finisse jamais. Je lui achetai des choses. Une montre (il en avait déjà une), une veste de sport (trop petite), une autre bague que je payai de ma propre poche. Je ne pouvais pas supporter ses protestations. Je n'achetais pas des choses. J'achetais du temps.

Un jour, après le travail, il m'accompagna chez la nourrice. Il s'assit et prit le bébé dans ses bras. Son mutisme aurait dû m'avertir. Peut-être fut-ce le cas mais, je le répète, je refusais de savoir. Nous repartîmes en silence.

– Je veux un petit garçon comme ça. Exactement comme ça, dit-il seulement.

Comme nous ne prenions pas la direction de l'hôtel, je lui demandai où nous allions.

– Je te ramène chez toi.

– Pourquoi ?

Pas de réponse.

Il se gara quelques maisons plus loin. Les réverbères s'allumaient tout juste et un léger brouillard voilait le monde. Il se pencha vers le siège arrière pour y prendre deux grandes boîtes qu'il me tendit en disant : « Embrasse-moi. »

Je tentai de rire, de prétendre que le baiser était un paiement pour les cadeaux, mais mon rire sonna faux. Curly m'embrassa légèrement et me regarda longuement.

– Ritt, ma fiancée est ici et je quitte l'hôtel ce soir.

Je ne pleurai pas parce que j'étais incapable de penser.

– Tu feras une merveilleuse épouse pour un autre homme, j’en suis certain. Ceci est pour toi et le bébé. Je déteste te dire adieu, mais il le faut.

Il ajouta probablement d’autres choses, mais tout ce dont je me souviens, c’est du trajet entre la voiture et ma porte d’entrée. Essayant de maîtriser les embardées rageuses de mon estomac. Essayant de marcher droit tout en portant ces encombrants cartons. Je dus les poser pour trouver ma clé que l’habitude introduisit dans la serrure. Je pénétrai dans le hall sans avoir entendu le moteur démarrer.

Parce qu’il ne m’avait pas menti, la colère m’était interdite. Parce qu’il m’avait tendrement et patiemment enseigné l’amour, je ne pouvais pas me servir de la haine pour soulager ma souffrance. Il me fallut l’endurer.

J’ai acquis la certitude, avec le passage du temps, qu’il m’aimait. Peut-être à cause de la gamine sevrée d’affection que j’étais. Peut-être par pitié pour la jeune mère et l’enfant sans père auxquels il décida de donner pendant deux mois ce qui leur manquait. Je ne sais pas. Je sais seulement que, pour une raison ou une autre, il m’aimait et que c’était un type bien.

La perte d’un premier amour est douloureuse à en frôler l’absurdité.

Je finis par en être embarrassée moi-même. Des semaines après le départ de Curly, j’errais en trébuchant dans San Francisco. La ville disparaissait dans mon brouillard. Aucune recherche culinaire n’arrivait à m’intéresser. La musique devint un

sujet particulier de souffrance car, très évidemment, chaque couplet émouvant avait été écrit pour moi seule.

*Je vais faire un voyage sentimental
et mettre mon cœur en cavale...*

Curly était parti faire ce voyage en me laissant toute seule. Je n'étais plus qu'une blessure à vif. Être ballottée du point de vue affectif n'était pas nouveau pour moi, seuls changeaient l'intensité et le motif. C'est physiquement que la souffrance et l'inconfort se faisaient le plus sentir. Mon corps avait été éveillé et nourri, et soudain je me découvrais un appétit d'ogre. Ma réticence et ma réserve naturelles m'empêchaient de chercher une autre source de satisfaction, même si elle pouvait se trouver.

Je commençai à perdre du poids, ce que, vu ma taille et ma maigreur, je ne pouvais guère me permettre. L'élan d'énergie qui m'avait propulsée dans les salons de coiffure et les boutiques de vêtements s'était envolé tel mon amant disparu. Je n'étais plus que nostalgie et regret, soupirs, désirs et pleurs, et, dans l'ensemble, je me traînais en n'éprouvant que consternation et détresse. À dix-huit ans, je réussissais à donner l'impression qu'on m'avait marché dessus, sinon écrasée tout à fait.

Une fois de plus Bailey, mon frère, fut mon sauveur, un rôle qu'il ne cessa de remplir pendant ma prime jeunesse.

De retour à San Francisco après quelques mois passés sur un transporteur de munitions, il vint me voir au restaurant.

– Maya ! Nom de dieu, que t'est-il arrivé ?

Mon apparence sembla plus l'irriter que l'inquiéter. Je le présentai à ma patronne.

– Ton frère ? s'exclama-t-elle. Il est horriblement petit, non ? Enfin pour être ton frère, je veux dire.

Bailey la remercia mielleusement, ne se permettant qu'une pointe de sarcasme dont elle ne remarqua rien.

– Dis donc, que se passe-t-il ? Tu as été malade ?

Je retins les larmes qui ne demandaient qu'à couler sur les mains de mon frère.

– Non. Je suis OK.

Je pensais, à l'époque, qu'il était noble de supporter ses souffrances en silence. Mais pas au point que les autres ne sachent pas que l'on souffrait.

– À quelle heure finis-tu ?

– Une heure. Je suis en congé demain, alors je vais chercher le petit.

– Je reviens te prendre. Comme ça, on pourra parler.

Il se tourna vers Mme Dupree.

– Et je vous souhaite une bonne journée, madame.

Bailey faisait ce genre de choses avec beaucoup de style. Il aurait pu tout aussi bien être le comte de Monte-Cristo, ou Cyrano prenant congé de la belle Roxane.

Après son départ, Mme Dupree fit la bouche en cul-de-poule :

– Il est mignon comme une coccinelle.

Je me remis à mes casseroles. Si elle pensait que comparer mon grand frère à un insecte me faisait plaisir, elle se fourrait le doigt dans l'œil.

Le bébé se traînait à quatre pattes sur le plancher de ma chambre tandis que je parlais à Bailey de ma grande histoire d'amour. Et de la souffrance de découvrir la souffrance. Il hocha la tête d'un air compréhensif, sans rien dire. Tant que j'y étais, je lui fis part aussi de mon autre motif de tristesse : je me sentais encore plus seule qu'à Stamps parce que mes anciennes compagnes de classe se moquaient de moi.

– Il m'a l'air d'un type bien, dit enfin Bailey, avant d'ajouter : Je crois qu'il est temps que tu quittes San Francisco. Tu pourrais essayer Los Angeles ou San Diego.

– Mais je ne saurais pas où habiter. Ni où trouver du travail.

Bien que je fusse misérable à San Francisco, l'idée d'aller n'importe où ailleurs me terrifiait. Los Angeles, quand j'y pensais, m'apparaissait comme un vaste océan sans bateau ni phare.

– Je ne peux pas arracher Guy d'ici. Il s'est habitué à sa nourrice.

– Mais ce n'est pas sa mère.

– J'ai un bon boulot, ici.

– Tu ne vas tout de même pas me dire que faire de la cuisine créole représente le but de ta vie !

Je n’y avais pas réfléchi.

– J’ai une jolie chambre, ici. Tu ne trouves pas ?

Il me regarda bien en face, m’obligeant à affronter mes angoisses.

– Écoute, Maya, si ça te fait plaisir d’être malheureuse, vas-y, mais ne me demande pas de me lamenter pour toi. Trempe-toi dans ton malheur jusqu’au cou et barbotes-y. Prends le temps d’en savourer tous les délices mais ne t’attends pas à ce que je compatisse !

Il me connaissait trop bien. Il avait raison, j’adorais le rôle de l’amante abandonnée. Abandonnée mais toujours fidèle. Je me vivais en héroïne solitaire, attendant debout sous la lumière jaune pâle d’un réverbère. Attendant encore. Attendant toujours. Alors le brouillard monte, une pluie fine tombe sur elle sans la mouiller. Une pluie juste suffisante pour la faire frissonner sous son imperméable blanc (col relevé). Ah ! il ne me connaissait que trop bien.

– Si tu veux rester ici avec ton air de cadavre nourri au biscuit de mer, libre à toi. Il y a des droits que personne ne peut t’ôter. C’en est un. Et, maintenant, que veux-tu faire ?

Je décidai ce soir-là de partir pour Los Angeles ; je pensai tout d’abord rester travailler encore un mois pour économiser chaque sou possible. Mais, déclara Bailey, « quand on prend la décision de changer, il faut la mettre tout de suite à exécution ». Il promit de me prêter deux cents dollars dès qu’il

aurait touché sa solde et suggéra d'annoncer à ma patronne que je partais la semaine suivante.

Je n'avais jamais eu deux cents dollars à moi. La somme me paraissait suffisante pour survivre toute une année. Et la perspective d'un voyage à Los Angeles me restitua ma jeunesse.

Ma mère apprit mes projets sans surprise : « Tu es une femme. Tu peux prendre tes propres décisions. » Elle ne se doutait pas le moins du monde que non seulement je n'étais pas une femme, mais que ce qu'elle jugeait une décision n'était qu'un instinct animal. Comme un arbre ou une rivière, je réagissais tout simplement au vent et à la marée.

Elle aurait pu s'en apercevoir, mais elle avait elle-même l'esprit préoccupé par un mariage chancelant et la disparition de gros revenus dont elle avait largement profité et qu'elle considérait comme un dû. Les diamants brillaient encore à ses doigts et elle continuait à être la meilleure cliente du chausseur le plus cher de la ville, mais son joli visage avait perdu son expression d'insouciance et son sourire n'évoquait plus le lever du jour.

– Sois la meilleure dans ce que tu entreprends. Si tu veux devenir une putain, ça te regarde. Mais alors sois-en une épatante. Ne mégote sur rien. Tout ce qui vaut la peine mérite qu'on se donne du mal.

C'était sa version du discours de Polonius à Laërte. Avec cette philosophie dans ma gibecière, il ne me restait plus qu'à m'en aller faire l'emplette de mon avenir.

À Los Angeles, la gare terminus du chemin de fer de l'Union était un chef-d'œuvre de splendeur hispano-mauresque. L'immense salle d'attente possédait un plafond en dôme qui se perdait dans les nuages. De longs bancs incurvés la meublaient de luxueux bois sombre. À l'extérieur des portes en arcades, des palmiers se balançaient en rangées gracieuses. Des carreaux, émaillés de bleu et de jaune, décoraient les murs de gais motifs exotiques.

Il était facile de reconnaître les San-Franciscains parmi les voyageurs qui débarquaient. Les femmes portaient toujours, et sans faute, des gants. De petits gants courts dans la journée et de longs gants en chevreau noir ou blanc le soir. Les Californiens du Sud ou les autres touristes avaient des tenues plus quelconques. Les hommes arboraient des chemises à fleurs et les femmes se promenaient – ou bien se prélassaient sur les sièges imposants de la salle – dans des robes de coton qui, à San Francisco, auraient passé pour des peignoirs.

Étant de la ville, je m'étais mise sur mon trente et un pour mon expédition. Un petit déguisement en crêpe noir, avec plis et godets, fronces et bouillonés, le tout drapé de manière fort originale. Coûteux pour mes moyens et parfait pour une réception de mariage. Après dix heures de train, mes gants blancs courts avaient perdu leur fraîcheur matinale et Guy, dont l'énergie égalait la taille, avait froissé

et ravagé ma robe en lui donnant une asymétrie très nouvelle. À moins d'un an, mon fils avait déjà ses idées à lui. Il tenait absolument à descendre de mes genoux pour aller voir ce monsieur souriant là-bas de l'autre côté du couloir puis remonter illico pour tirer sur la broche de strass qui scintillait à mon col.

En dépit de ma robe chiffonnée et de mon nécessaire de toilette plein à puer de langes sales, je descendis du train, mon fils dans les bras, image même de la dignité. J'avais plus de deux cents dollars en coupures de dix roulées en une liasse rêche dans mon soutien-gorge, soixante-dix autres dans mon sac et deux valises de vêtements soigneusement choisis. Los Angeles allait voir ce qu'on allait voir.

C'est ma tante qui répondit à mon coup de téléphone :

- Ritie ! Où es-tu ?
- Nous sommes à la gare.
- Qui, nous ?

Comme le reste de la famille, elle avait été informée de ma grossesse, mais n'en avait pas encore vu le résultat.

- Mon fils et moi.

Une miette d'hésitation, puis :

- Prends un taxi et viens ici. Je paierai la course.

Sa voix ne débordait pas de joie à l'idée de me voir, mais, après tout, les Baxter n'étaient pas réputés pour faire étalage de leurs sentiments. Sauf des violents.

Wilshire Boulevard était vaste et luxueux. De gros immeubles s'élevaient en retrait de minuscules

pelouses qui traduisaient l'argent, les voix distinguées et le Blanc.

La maison sur Federal Avenue respirait le sérieux. Un modèle de décorum bourgeois. Une bâtisse solide sur un seul niveau avec trois chambres à coucher, des meubles faits pour durer et, sur les murs, des broderies au point de croix qui exhortaient à « Bénir cette maison » et vous prévenaient que « L'Orgueil court au-devant de la ruine ».

Manifestement convoqué par ma tante, le clan s'était réuni pour inspecter ma nouvelle addition à la famille et me faire profiter de ses opinions conjuguées. À califourchon sur une chaise, selon son habitude, Oncle Tommy grommela :

– Salut, Ritie. T'as un petiot, je vois.

Dans mes bras, Guy babillait, pointait son doigt, riait, et la signification de la déclaration de mon oncle allait donc au-delà de ses mots. Tommy voulait simplement dire que, quoique je fusse mère sans l'avantage d'être mariée, lui en tout cas n'avait nullement l'intention de nous mettre à l'index, le bébé et moi.

Ma famille s'exprimait toujours dans son propre et mystérieux langage. Les femmes et maris de mes parents se passèrent mon fils entre eux comme s'ils songeaient à l'ajouter à leur collection. Ils lui ôtèrent ses bottines, ils lui tirèrent les orteils.

– Il a de beaux pieds.

– Hun, hun. Belle cambrure.

Une tante passa sa main sur la tête du bébé et parut satisfaite.

- Sa tête est ronde.
- Ah ! il a une tête ronde, hein ?
- Et comment !
- Ça, c'est bien.
- Hun, hun.

Ce trait représentait plus qu'un signe de beauté. Il était une indication de la force de l'hérédité. Tous les Baxter avaient la tête ronde.

- Ressemble beaucoup à Bibi, pas vrai ?
- « Bibi » était le petit nom intime de ma mère.

On se repassa Guy de main en main.

- Pas de doute.
- Oui. Je revois absolument Bibi.
- Enfin... mais il est drôlement clair, non ?
- Ça, pour sûr.

Ils s'exprimaient tous sans émotion, sauf ma tante Leah dont la voix montait et descendait comme un air joué sur un fin pipeau.

- Ritie, tu es une femme à présent. Une mère et tout. Il va te falloir penser pour deux maintenant. Il va falloir que tu trouves une situation...

- Je travaillais comme cuisinière.

Il ne fallait surtout pas qu'elle crût que je venais me faire entretenir.

- ... et que tu apprennes à faire des économies.

Sarah, la femme de Tommy, enveloppa mon fils avec soin dans son molleton et me le tendit. Tante Leah se leva, signe que l'inspection était terminée.

- À quelle heure est ton train ? Charlie peut te reconduire à la gare.

La tête me tourna. Avais-je donné l'impression que je poursuivais mon voyage ? Avaient-ils dit quelque chose qui m'aurait échappé ?

– Dans quelques heures. Il faut que je reparte.

Nous nous serrâmes tous la main. Leur soulagement était palpable. Finalement, j'étais bien une Baxter et je jouais le jeu. Indépendante. N'attendant rien de personne et refusant le cas échéant de prêter une béquille à un crabe unijambiste.

– Tu as besoin d'argent, Ritt ?

– Non, merci. J'en ai.

Tout ce dont j'avais besoin, c'était de sortir de cette maison étouffante.

Excepté mon défunt Tonton Tuttee, aucun de mes oncles et tantes n'avait d'enfant, et ils n'étaient guère équipés pour comprendre qu'une mère de dix-huit ans est aussi une gamine de dix-huit ans. Ils formaient un groupe très uni de bagarreurs coriaces qui ne supportaient pas les faibles et méprisaient les vaincus.

Victime de l'influence hollywoodienne et de mon propre romantisme, je fus peinée qu'ils ne nous aient pas recueillis, moi et mon enfant, dans leur giron. Au cinéma, ils se seraient battus pour moi. Le vainqueur m'aurait installée dans un adorable petit cottage avec un jardin rempli de frangipaniers et de rosiers. J'aurais porté en permanence de ravissants tabliers et mon fils aurait fait partie de l'équipe championne de football junior. Et mon mari (le portrait de Curly) serait rentré à la maison fumer sa pipe dans son bureau pendant que

j'aurais confectionné des gâteaux pour la réunion des boy-scouts.

Je fus peinée parce que rien de tout cela ne se réaliserait. Mais fière aussi. Je me congratulai de posséder la famille la plus méchante, la plus glaciale, la plus dingue du monde.

Oncle Charlie, le mari de Tante Leah, ne parlait jamais beaucoup et, sur le chemin de la gare, il ne rompit que très peu le silence.

– Tu as vraiment un mignon bébé.

– Merci.

– Tu continues sur San Diego, hein ?

Je pensais que oui.

– Eh bien, ton père est là-bas. Tu ne seras pas toute seule.

Mon père, qui passait son temps à boire de la tequila au Mexique et à frimer à San Diego, me réserverait un accueil encore plus froid que celui que je venais de connaître.

Je resterais seule. Comme ce serait agréable, pensai-je.

Je résolus qu'un jour je ferais partie de la légende familiale. Un jour, tandis qu'ils se raconteraient dans leur cercle intime les guerres et les combats, les gloires et les torts de la famille Baxter, mon nom figurerait parmi les plus illustres. Je me ferais anachorète. Je nous retrancherais du monde, mon fils et moi.

J'avais écrit un mélodrame juteux dont je serais l'héroïne. Pathétique, poignante, solitaire. J'avais le projet de sortir des coulisses en petite fille

martyre. Mais il se trouva que la vie me vola mon scénario, et la vedette.

9

– Tu fais la vie ?

– Pardon ?

– La vie. Tu fais la retape ?

La femme de chambre de l'hôtel m'avait donné l'adresse de cette personne en me disant qu'elle prenait des enfants en nourrice.

« Demandez simplement Mère Cléo. »

Mère Cléo ne m'avait pas offert de m'asseoir et je restai donc debout au milieu de la pièce en désordre, le bébé assoupi contre mon épaule.

– Non. Pas du tout.

Comment pouvait-elle me poser une question pareille ?

– C'est que tu as vraiment l'air d'une tapineuse. Ta figure et tout.

– Eh bien, je vous assure, je ne suis pas une prostituée. Je travaillais comme chef dans un restaurant.

C'est ainsi que les humbles deviennent puissants. Ce bon vieux Café créole se hausserait drôlement de l'enseigne en apprenant qu'il avait eu un jour un chef – et pas simplement une faiseuse de ratatouilles.

– Bon. (Elle me regarda comme si elle allait vite savoir si je mentais ou pas.) Comment ça se fait que tu aies tellement de poudre et de rouge ?

Ce matin-là, je m'étais acheté une trousse de maquillage et j'avais passé une heure à me tartiner de fond de teint (Max Factor n° 31). Je ne me sentais pas dans l'obligation de l'expliquer à Mère Cléo mais, d'autre part, je ne pouvais pas me montrer grossière. J'avais fort besoin d'une nourrice.

– Peut-être en ai-je trop mis.

– Où travailles-tu ?

Un interrogatoire. Elle ne manquait pas de culot. Pensait-elle que s'appeler Mère Cléo lui conférait des privilèges maternels ?

– Le Hi Hat Club demande une serveuse. Je vais me présenter.

Le maquillage était censé me faire paraître plus vieille. Peut-être ne réussissait-il qu'à me donner mauvais genre.

– C'est un bon boulot. Les pourboires peuvent le rendre vraiment très intéressant. Montre-moi ce petit.

Elle se leva avec plus d'agilité que je ne m'y attendais. Un nuage de talc s'échappa de sa main tendue. Elle prit le bébé et l'installa au creux de son bras.

– Il est mignon. Il dort encore, hé ?

Et je vis Mère Cléo se métamorphoser sous mes yeux. Elle cessa d'être la vilaine ogresse menaçante dans son fauteuil. Les yeux baissés sur l'enfant, elle devint l'incarnation de la maternité. Ses traits s'adoucirent, sa voix s'embruma. Elle passa ses doigts gras-souilllets autour du petit bonnet qu'elle fit glisser.

– Je ne les prends pas si jeunes d’habitude. Trop de problèmes. Mais il est mignon comme tout, non ?

– Eh bien, vous savez...

– Ce n’est pas à toi de le dire, mais c’est tout de même vrai. Et tu es presque trop jeune pour avoir un bébé. Je suppose que tes parents t’ont fichue à la porte, hein ?

Elle avait remarqué que je ne portais pas d’alliance. Je décidai de lui laisser croire que j’étais sans aucun toit. Et puis je pensai : Inutile de le lui faire croire. Je *suis* sans toit.

– Bon, eh bien je vais te donner un coup de main. Je te le garderai et je te compterai moins qu’aux Blancs. (Je fus choquée d’apprendre qu’elle gardait des bébés blancs.) Des tas de femmes blanches préfèrent me confier leurs enfants à moi plutôt qu’à leur propre mère. Y en a plein qui viennent du Sud et elles aiment bien l’idée d’avoir encore une nounou pour leurs gosses. Tu vois le genre, non ? Des petites morveuses qui grandissent en disant : « J’avais une nurse de couleur. » Ha ! (Son visage se plissa de vilaines rides.) Mais j’aime les enfants par tempérament et je fais payer les mamans. Et elles me paient bien. Peu importe combien je m’attache aux petits, si elles ne paient pas, je les mets dehors.

J’acceptai ses conditions et lui réglai la première semaine. Avant que je parte, le bébé se réveilla dans ses bras en se débattant. Elle entreprit de le bercer sans réussir à le calmer. Il ouvrit ses grands yeux noirs sur ce visage étrange et chercha le mien ; un petit cri retentit avant que je ne me retrouve dans

son champ de vision. Une fois assuré que j'étais bien là, il se mit à brailler pour de bon, furieux que je l'aie laissé dans les bras d'une inconnue, et peut-être un peu affolé à l'idée que je l'y abandonne définitivement. Je fis un mouvement pour le reprendre.

– Laisse-le pleurer, dit Mère Cléo en le berçant de plus belle. Il faut qu'il s'habitue.

– Donnez-le-moi juste une seconde.

Je ne pouvais pas supporter qu'il se sentît si seul. Je m'emparai de son corps doux, l'embrassai, lui tapotai le dos et il se calma instantanément comme une averse de printemps.

– Tu es trop faible. Ils font tous pareil jusqu'à ce qu'ils s'habituent à moi. (Elle me tendit les bras.) Passe-le-moi et pars chercher du travail. Je lui donnerai à manger. Tu as apporté des couches ?

Je fis un signe en direction du sac que j'avais posé près de la porte.

– Fais dodo, bébé, fais dodo, bébé ; dodo, dodo.

Elle commença à chantonner... Je lui tendis l'enfant qui se remit instantanément à pleurer.

– Allez, va-t'en, tout ira bien.

Il brailla plus fort, déchirant l'air de ses hurlements. Mère Cléo fredonnait une berceuse sans paroles, et les cris de l'enfant étaient comme des éclairs perçant le nuage sombre de la mélopée. Je refermai la porte.

Le night-club se trouvait au coin de la rue, un bâtiment à un seul étage dont la façade de stuc violet était saupoudrée de scintillants. À l'intérieur de la pièce carrée et sombre, un bar insinuait sa courbe depuis la porte jusqu'à une petite piste de danse, au fond. De minuscules tables rondes et des chaises se coinçaient les unes contre les autres, éclairées par des ampoules rouges qui intensifiaient l'obscurité.

Le Hi Hat Club avait presque trop d'ambiance.

La musique retentissait, vibrante, disputant aux voix des clients la domination des airs. Un combat sans vainqueur, excepté que, durant les quelques secondes d'intervalle entre les disques, le juke-box demeurait silencieux contre le mur, dardant ses lumières vertes, rouges et jaunes comme un méchant robot sorti d'un film de Flash Gordon.

Les clients appartenaient surtout à la pègre. S'y mêlaient quelques jeunes marins. Ils se bousculaient, s'agitaient, levant haut leurs verres et leurs voix dans l'air épais qui sentait le grésil, le parfum, la sueur, les cigarettes et la bière éventée. Les femmes étaient des modèles de bonne tenue. Assises l'air sage au bar, leurs jupes bien tirées, parlant avec vivacité ou bien complètement silencieuses. Dans la rue, elles paraissaient sans âge, comme leur profession, mais au côté des hommes qui frimaient et les flattaient, elles se faisaient petites filles pudiques. Des chatons ronronnant sous les caresses.

Je les observais et je les comprenais. Je les regardais et je les enviais. Chacune avait son homme à elle. D'accord, elles l'achetaient : en écartant les jambes et en jetant leur dignité à la poubelle sur un tas de préservatifs remplis de sperme. Mais chacune avait son homme.

Tard le soir, voleurs et receleurs se mêlaient aux noctambules, vendant, échangeant, prenant des contacts et des commandes.

– J'ai deux costumes Roos Bros. Du trente-huit. Noir. Et tête de nègre à rayures. Étiqueté à cent quatre-vingt-dix dollars pièce... ils sont tous les deux à vous pour cent cinquante.

– Des chaussures de chez Gelman. Des robes de chez Magnin. Ta nana aura un succès fou avec ça. Pour toi, quatre robes pour deux cents dollars.

Suivant les recettes de la soirée et l'humeur du jules, les voleurs arrivaient à soutirer de l'argent au maquereau qui l'avait soutiré aux filles, lesquelles l'avaient gagné en se couchant tôt et en se levant tard.

Les serveuses, dans l'ensemble, étaient l'élément le moins intéressant de la population du club. Il s'agissait, pour la plupart, de femmes mariées, maussades, qui se déplaçaient au milieu des clients comme des limaces parmi des papillons. Les hommes ne leur prêtaient aucune attention, ce qui me conduisait à croire que la vertu court beaucoup moins de risques dans un lieu de perdition.

J'étais plus jeune, mais sans plus d'attraction que mes collègues, et les jolis cœurs, nous mettant toutes dans le même sac, nous ignoraient complètement.